

Un pays sur le pas de la porte

Mélissa Wong

Number 5, 2007

Pilules

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/796ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

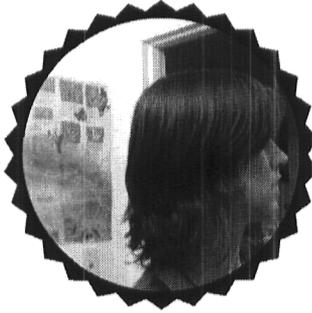
1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Wong, M. (2007). Un pays sur le pas de la porte. *Biscuit Chinois*, (5), 76–83.



Mélissa Wong

Mélissa Wong était à l'origine une identité fictive servant à enfreindre en toute impunité la règle de « une remise par personne/ par foyer » et réclamer des remboursements postaux et échantillons à des multinationales. C'est maintenant le nom de plume d'un futur poids lourd de la culture québécoise, rien de moins (héhé !, c'est pas parce que Mélissa Wong est une entité fictive qu'elle est idiote pour autant : quand elle a de l'espace publicitaire gratuit, elle le prend !).

un pays sur le pas de la porte

IL Y A DEUX RAISONS POUR ALLER À CUBA en plein été : une affection sincère pour ce pays tout en contrastes ou une aubaine imbattable sur Internet. En fait, l'un n'empêche pas l'autre, au contraire, ce qui permet à un nombre surprenant d'habitues de faire des allers-retours réguliers entre la Belle Province et l'île au Rhum. Et si des crottés dans mon genre peuvent se payer ça une fois par année, on peut dire que Cuba n'est ni plus ni moins qu'une sorte de deuxième Gaspésie.

Bref, à l'été 2006 Fidel passe au scalpel et moi je passe une semaine dans un tout-inclus miteux qui ne facture pas d'extra pour l'occupation simple. Entendez ici quelque chose qui équivaldrait chez nous à un hôtel à pute : que voulez-vous, je n'ai pas encore les moyens de me tenir loin de ceux qui n'ont pas de sens moral, il s'agit d'un luxe auquel tous n'ont pas accès. Et pendant qu'on se divertissait, le Líder Maximo, lui, filait un mauvais coton : durant tout mon séjour, la télé étrangère – à laquelle seuls les touristes et le personnel de l'hôtel ont accès – faisait mousser l'ambiguïté autour de l'opération, laissant sous-entendre la haute probabilité d'une mort imminente. À travers les brumes du rhum-punch, la nouvelle est restée suspendue dans les airs, parmi les volutes de cigares et cette agression sonore appelée Macarena laquelle refuse – hélas ! – de

sombrier dans l'oubli. Le plus drôle : on aura probablement aidé le vieux à survivre, avec tous ces toasts. C'étaient de véritables incantations éthyliques, d'autant plus que les verres en plastique employés dans les hôtels sont petits, il faut donc se resservir souvent, ce qui fait que des toasts à sa santé – *¡ salud !* – étaient prononcés toutes les deux minutes.

Tu parles ! Aller à Cuba, pour me ramasser dans un hôtel aux mœurs douteuses (ici, je parle de la cuisine) pendant que Castro s'achemine (éventuellement) de mauvaise grâce (assurément) vers la mort. C'est bien moi, ça. Les autres clients ne s'en faisaient pas, habitués à en prendre et en laisser en ce qui concerne les nouvelles « à la cubaine ». Mais la fatalité s'est abattue sur moi malgré mes bonnes résolutions (respectivement : dormir, profiter des activités sportives, ne pas trop boire et t'oublier). C'était donc rhum-punch à midi pour me réveiller, bière à deux heures pour me désaltérer, daiquiri à cinq heures pour socialiser et un peu de tout après sept heures parce qu'on était lancé, moi pis ceux des chambres 402, 404, 412 pis 226. On levait joyeusement le coude dans un décor typique dont les bâtiments de couleurs pastel – jaune, rose, vert pâle... – simulaient une bonbonnière géante à ciel ouvert.

J'ai eu vite fait de me mettre à placoter avec l'un puis l'autre : qui fait quoi, qui vient d'où et qui connaît un barman corrompu qui va nous refiler une bouteille entière de rhum pour trois pesos, qu'on aille la boire tranquille sur la plage, dans les chambres ou sur le chemin entre les deux. Eh oui ! Le plus surprenant dans tout cela tient en fait à ce que malgré notre désir commun d'exotisme et d'évasion, nous autres, touristes québécois, ayons le réflexe de nous regrouper « entres Québs » alors que l'avion n'a même pas encore atterri. Peut-être est-ce tout simplement parce que nous savons pertinemment que le contact avec les Cubains

n'est jamais tout à fait possible ? Ou peut-être que parce que les Allemands, deuxième groupe en importance après les touristes canadiens, sont un peu trop *party animal*, même pour nous ?

J'ai donc passé le plus clair de mon temps à jaser avec ce qu'on pourrait appeler les visiteurs fréquents de Cuba, presque devenus, dans certains cas, des résidents permanents. Inévitablement, la fameuse question revenait au galop dès qu'un « nouveau » arrivait au bar : « qu'est-ce qu'ils ont, au fond, les Cubains ? » La réponse était systématiquement un tiercé pour le moins incongru : dans une même phrase, l'interrogé jonglait inévitablement avec des concepts antithétiques. « Les Cubains ? Ils ont *tout* ! » Puis, se ravisant : « Les Cubains, ils ont *rien*, mais ils ont *l'essentiel* ! » Ça peut avoir l'air insignifiant à première vue, mais ajouter son grain de sel sur la question permettait à chacun d'afficher ses couleurs et de se situer par rapport aux autres : si nous étions tous unis par notre assujettissement aux comprimés pastel (pour combattre les grands et très grands inconforts gastriques de la vie tropicale : « touriste un jour, turista, toujours ! ») nous n'avions souvent rien d'autre en commun. Ça permettait aussi de distinguer les gens fréquentables... ou ceux qui feraient de bons complices de vices, quels qu'ils soient. Est-ce que les Cubains n'ont *rien* parce qu'ils ne vivent pas dans une société qui dépend de la consommation ? Est-ce qu'ils ont *tout* parce qu'ils ont des services de santé et d'éducation gratuits ? Où termine l'essentiel ? Où commence le surplus ? Et surtout, où finit la *misère* ? Autant de questions qui restent sans réponse, d'une part parce que la compréhension de la situation cubaine nécessite un long voyage sur un océan de nuances, et ensuite parce que, c'est connu, la curiosité est soluble dans le rhum-punch.

Pendant mon voyage, je repensais à certains commen-

taires entendus avant mon départ. Il est de bon goût, dans certains milieux, de regarder de haut le mode de voyage tout-inclus. Bien sûr, les effets négatifs de cette façon de voyager sont manifestes, c'est le syndrome dit « de Gratton » : peu de contact avec la culture locale au-delà des stéréotypes, destruction de richesses naturelles à cause de la construction de méga complexes dans des écosystèmes fragiles, et contribution à l'inégalité économique entre travailleurs de l'industrie touristique et le reste de la population. Mais lorsqu'on est à plat et que le budget est serré, la formule offre un bon compromis à quiconque est conscient qu'il n'arrivera à voir le pays que par la lucarne. Ceux qui se font un point d'honneur de distinguer « voyage » de « vacances » ont les vestiges de la culture judéo-chrétienne à la mauvaise place : pourquoi faudrait-il souffrir pour que ce soit un vrai voyage, pour que ça compte ? Pourquoi valoriser les yeux fermés une sorte d'aventure mise en scène et les circuits prévisibles calqués sur les itinéraires proposés par les sites de *backpackers* (ou encore par ces guides colorés qu'on achète maintenant au Club Price) ? À croire que ces gens-là ne sont pas au courant que leur « voyage » est aussi le fruit d'une industrie, donc pas nécessairement une expérience plus authentique que de prendre tout simplement des vacances. Souvent, en « voyage », on rencontre presque seulement d'autres *backpackers*, à qui on pètera de la broue tant et plus à savoir qui aura eu l'expérience la plus exotique, la plus pittoresque, la plus choquante. L'important, de ce point de vue, c'est au bout du compte de ne pas être à la même place que les québécoises, afin de ne pas être contaminé. Pourtant, le mur de vitre qui sépare le touriste du Cubain vaut pour l'aventurier comme pour le vacancier : tous les étrangers doivent utiliser le peso convertible, ce qui les ostracise en partant. Un pourboire qui nous semble ordinaire constitue une fortune

pour un Cubain, alors comment ne pas se laisser envahir par le sentiment de puissance instantanée que cela procure ? Tout s'achète à Cuba. Le touriste se sent donc omnipotent puisqu'il peut tout faire (ou presque), même ce qui est refusé aux Cubains. Muni de trois armes (de l'argent, bien sûr, mais aussi des pilules roses et des pilules vertes), il est invincible... au moins pour quelques heures, pendant que le comprimé pastel anti-diarrhée fait effet.

On dira ce qu'on voudra, on est mal à l'aise de se faire torcher par des gens qui ont plus de diplômes que nous mais qui n'ont pas la possibilité de sortir du pays. Les Québécois sont bien placés pour savoir à quel point des systèmes efficaces d'éducation et de santé sont essentiels pour qu'une société s'épanouisse. Mais ne pas pouvoir sortir de son pays, ça écœure. Malgré les abus dont il porte la responsabilité, on peut dire que Fidel aura au moins donné à son pays deux présents inestimables, puisque les Cubains jouissent quand même de deux choses qui, malgré leur coût, n'ont pas de prix : l'indépendance et des mesures sociales. Mais à l'image des photos pittoresques de guides touristiques montrant des personnes assises sur le pas de la porte, ce pays est sur un seuil et attend on ne sait trop quoi. Qui assurera la succession à l'ère post-castriste ? Le partenariat avec les cousins sud-américains fonctionnera-t-il ? À suivre... Chose certaine, à Cuba, l'insularité se vit à la verticale. On n'est pas tous au même niveau, cela dépend de la provenance puisqu'on vit dans deux mondes parallèles : tout-inclus, tout-exclus. Les Cubains sont tout-exclus du monde capitaliste, pour quelque temps encore. Et les touristes sont tout-exclus du royaume de la compréhension, parce qu'on n'arrive jamais à comprendre vraiment ce que ça doit être, de vivre à Cuba. C'est pas l'enfer : c'est un pays formidable, mais où les déraillements sont courants. La question qu'on se pose alors est de savoir si le pays sera bientôt à vendre.

Il l'est déjà, en quelque sorte. J'y suis allée de mon petit sondage maison auprès des clients de l'hôtel : pour-quoi revenir constamment à Cuba ? À une extrémité du spectre, j'ai trouvé des gens qui vont à Cuba parce qu'ils aiment pouvoir être aussi généreux qu'ils en ont envie, ce qu'ils ne peuvent faire dans les pays coûteux du Nord. Être le Père Noël quand on est devenu grand, c'est encore mieux que d'y croire quand on est petit. Souvent ces *aficionados* font des rencontres et arrivent, à défaut de créer une relation égalitaire, à mettre en place une forme d'échange qui, malgré l'asymétrie, accommode les deux parties. À l'autre extrémité du spectre, j'ai trouvé ce qu'il convient d'appeler de gros dégueulasses, fiers d'investir dans un secteur florissant de l'économie locale, les putes. D'ailleurs, je me suis fait offrir des services. C'était un des matins difficiles (pilules vert pâle et aspirines contre le mal de bloc). Je ne sais pas si j'ai été choquée d'avoir été prise pour une cliente potentielle ou flattée d'avoir été perçue comme une femme riche : avec mon t-shirt de Molson Dry et mon bikini à la mode d'il y a quatre ans, ça faisait presque un velours. Tiens, j'aurais dû lui demander combien il demandait pour une prestation de services du type « écoute active » ou « s'exprimer sur son désir d'engagement ». Peut-être que j'aurais pu le payer pour avoir une fois dans ma vie l'impression que ma conversation peut faire compétition au journal...

Chose certaine, la prostitution, féminine ou masculine (hétéro et gay), se porte bien à Cuba. Quel triste constat de voir que les Cubains sont égaux jusque-là : hommes, femmes, homos, *straights*, tous dans le même bateau qui risque inévitablement de couler. Je pense que c'est le genre d'égalité dont ils se seraient volontiers passés. C'est une sorte de mondialisation qui aurait pu être évitée et surtout une hypocrisie dont nous portons le fardeau collective-

ment : alors que nous nous réjouissons ouvertement d'avoir une destination de rêve pour nous seuls, sans ces touristes américains arrogants qui gâchent tout, nous fermons les yeux sur le fait qu'après avoir été le bordel des États-Unis, Cuba semble s'enligner pour devenir le bordel du reste du monde avec le Canada comme partenaire privilégié. Vers la fin, à force de voir des gars louches faire mouche avec des *jineteras*, les *mojitos* avaient le goût amer de la complicité non désirée : que faire quand on est tellement témoin qu'on a l'impression d'être complice ? Heureusement, il n'y a pas que ça : la manne du tourisme profite aussi aux gens honnêtes. Mais Cuba pourra-t-elle garder son indépendance, qu'elle a payé si chèrement, ou sera-t-elle condamnée à retourner à son état de tiers-monde ? Est-ce que tu m'écoutes, au moins ?

— Oui. Mais je suis quand même fatigué. Et je me demandais si t'es revenue ici juste pour me parler de la prostitution à Cuba et de la succession de Castro ? T'as rien d'autre à me dire ?

— Euh... oui. Non... Je pense que je suis fatiguée, moi aussi...

— ...

— ...

— Eille ? C'est quoi exactement qui va dans le rhum-punch ?

— Du rhum pis n'importe quoi de sucré. On dort-tu, là ?

— ...

— ...

— ... Eille ?

— Munnnnhh...QUOI ?!!

— Chu content que tu sois revenue, finalement...

— Ouais, c'est ça. On s'en reparlera demain, pendant que tu liras ton journal.